Avant-propos

Vincent Verselle et Joël Zufferey

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edl/808>

DOI : 10.4000/edl.808

ISSN : 2296-5084

Éditeur

Université de Lausanne

Édition imprimée

Date de publication : 15 mai 2015

Pagination : 7-16

ISBN : 978-2-940331-45-1

ISSN : 0014-2026

Référence électronique

Vincent Verselle et Joël Zufferey, « Avant-propos », *Études de lettres* [En ligne], 1-2 | 2015, mis en ligne le 15 mai 2018, consulté le 22 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/edl/808> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/edl.808>

AVANT-PROPOS

Il y a environ vingt-cinq ans, plusieurs professeurs de la Faculté des lettres se réunissaient, accompagnés de quelques contributeurs externes, afin de mener une réflexion à propos de l'objet le plus commun et le plus fréquenté en sciences humaines : le texte. La concertation et les débats ont donné lieu à un ouvrage intitulé *L'interprétation des textes* (Editions de Minuit, 1989). Le texte représentait alors un espace de questionnements où plusieurs chercheurs, engagés dans des disciplines variées des sciences humaines, se rencontraient ; mais la certitude était forte de ne pouvoir saisir ce carrefour des disciplines que de manière partielle et fragmentaire. On lit ainsi dans le propos introductif, dû à Claude Reichler, quelques remarques manifestant la conscience qu'aucun modèle théorique ne peut fournir du texte l'explication ultime, mais surtout aussi que chaque analyse s'avère indispensable au vu des connaissances spécialisées qu'elle est seule à proposer :

Que, mis à part ce point de fuite [l'interprétation], aucune théorie élaborée ne soit commune aux essais ici rassemblés relève du paradoxe : voici un livre fait de différences, mais dont chacune marque la nécessité d'un espace de convergences¹.

Nous avons voulu, à presque vingt-cinq ans d'écart, donner une suite à cette réflexion. En l'honneur des professeurs Jean-Michel Adam, Jean Kaempfer, Claude Reichler et André Wyss, qui ont pris leur retraite simultanément, la section de français a organisé un colloque qui s'est tenu à l'Université de Lausanne les 15 et 16 novembre 2012. L'occasion s'est ainsi trouvée d'entreprendre un nouvel examen critique de l'objet

1. C. Reichler, « Avant-propos », p. 3.

texte et de dresser un état des rapports – de force ou de complémentarité – qui relient les disciplines engagées dans sa théorisation. Le présent ouvrage veut en assurer la mémoire².

Une donnée semble définitivement acquise : aucune discipline ne possède l'exclusivité ni de l'objet, ni de sa modélisation. Le débat restera donc fondamentalement pluridisciplinaire ; littérature, linguistique, histoire et histoire de la culture seront représentées par des chercheurs soucieux de faire le point, éventuellement sur l'état des connaissances, mais surtout sur l'évolution des modes d'appréhension du texte. Notre intitulé, *Les échelles du texte*, exprime cette idée que le texte peut être saisi sous des angles multiples. Mais, plus que des éclairages sur un même objet, chaque modélisation du texte confère à ce dernier une réalité spécifique : unité communicationnelle, performance esthétique, trace d'une intervention sociale, témoin historique, etc. Immanquablement, le questionnement du texte invite à une réflexion tournée vers les modes de constitution des savoirs et l'interaction des disciplines en sciences humaines.

Dans les années 1980, l'interprétation s'offrait comme l'horizon commun aux disciplines du texte³. Aujourd'hui, nous voulons interroger à nouveaux frais – sans revenir aux idéaux de naguère qui ne voyaient dans le texte qu'une structure – la nature pluridimensionnelle du texte lui-même. Il s'agit de saisir, en amont de l'acte d'interprétation, sa réalité plurielle. Que le texte s'accomplisse pleinement au moment de son interprétation, nous en convenons volontiers. Mais c'est dire, surtout et en premier lieu, que le texte renferme dans sa nature même la propriété irréductible d'être incomplet. Son accomplissement par la lecture, au mieux partiel, repose donc fondamentalement sur un principe

2. Plusieurs collaborateurs de la section de français ont contribué à l'organisation et au bon déroulement du colloque, en particulier Christophe Imperiali, Samuel Thévoz et Gaspard Turin. De même, plusieurs collègues de Lausanne et d'ailleurs ont accepté de donner de leur temps pour expertiser les contributions réunies dans ce volume. Que tous soient remerciés ici.

3. Claude Reichler l'écrivait, on l'a vu. Mais que l'on songe également aux ouvrages, particulièrement syncrétiques, et donc en eux-mêmes interdisciplinaires, qu'Umberto Eco a consacrés au texte : *Lector in fabula* (1979), *Les limites de l'interprétation* (1990). Ou encore aux réflexions de sémantique textuelle développées par François Rastier : *Sémantique interprétative* (1987), *Sens et textualité* (1989), et naturellement aussi aux travaux de l'Ecole de Constance (Jauss, Iser).

d'indétermination : le texte est appelé à devenir ce qu'il n'est pas complètement. De par l'indétermination, qui inscrit le devenir dans son mode d'existence, le texte est toujours à faire.

L'idée que le texte se caractérise par son indétermination n'est pas neuve. Elle se laisse par exemple inférer des propos de Ferdinand de Saussure qui commente la nature des unités langagières :

L'objet en linguistique n'existe pas pour commencer, n'est pas déterminé en lui-même. Dès lors parler d'un objet, *nommer* un objet, ce n'est pas autre chose que d'invoquer un point de vue déterminé⁴.

L'indétermination vient ici de ce que, en matière de langue, le point de vue définit l'unité. Aucun objet langagier ne se livre objectivement, en lui-même. C'est, bien au contraire, son insertion dans un domaine de compréhension qui l'amène à l'existence : la perspective de l'usager, dont l'intérêt peut ne pas être linguistique, détermine l'objet, c'est-à-dire le circonscrit et l'identifie. Ainsi le « mot », explique Saussure, n'est pas une réalité en soi, définie intrinsèquement, mais il dépend d'une appréhension morphologique du langage. Toutes les unités, des plus petites aux plus grandes, du phonème au texte, obéissent au même principe.

C'est bien sûr de notre initiative que le texte intègre la nomenclature saussurienne des unités linguistiques et reçoit, à ce titre, l'indétermination en héritage. Mais d'autres l'ont affirmé plus directement. Wolfgang Iser, lors de sa leçon inaugurale à l'Université de Constance, en 1969, a soutenu avec vigueur l'irréductibilité du texte à un ensemble de significations que le lecteur aurait à découvrir : « Plus les textes gagnent en indétermination et plus le lecteur intervient dans la réalisation de leur intention potentielle. »⁵ Selon le théoricien de la lecture, l'indétermination foncière du texte agit comme le principe dynamique de constitution du sens par le lecteur, et la littérature – telle est sa spécificité – en fournit la version la plus extrême. On comprend que l'indétermination, loin de représenter un défaut du texte, sert de ressort indispensable et primordial à l'effet esthétique :

L'indétermination dans la prose littéraire – et peut-être dans la littérature en général – est le principal commutateur de l'échange entre le

4. F. de Saussure, *Écrits de linguistique générale*, p. 23.

5. W. Iser, *L'appel du texte*, p. 13.

lecteur et le texte. L'indétermination enclenche l'imaginaire du lecteur et l'engage à accomplir l'intention dont le texte est le dépositaire. Cela signifie aussi que l'indétermination est au fondement d'une structure textuelle qui prend toujours et préalablement le lecteur en ligne de compte⁶.

Suivant une approche fortement binaire, Iser perçoit dans l'indétermination le critère essentiel par lequel les textes littéraires se distinguent des autres textes qui visent à rendre compte d'un état de fait et prétendent à la vérité.

La thèse est radicale, trop peut-être. Plutôt que de réduire complètement l'indétermination dans les textes soumis à des contraintes objectives, il semble plus adéquat de pondérer leur degré d'indétermination. En effet, le texte, et peu importe son genre, constitue l'espace où se rencontrent l'intentionnalité d'un auteur et celle d'un lecteur, sans pourtant jamais se confondre. L'altérité de ces deux instances naît de la nature du langage, dont le fonctionnement ne se conforme pas à celui d'un simple code : « L'idée que B [le destinataire] reconstruit ce qui lui est proposé, et ne fait pas que décoder un message, est tout à fait essentielle. »⁷ Ce principe, qui fait dire à A. Culioli que toute énonciation est double⁸, conditionne la lecture et génère inéluctablement une indétermination sémantique. Adoptant une telle perspective communicative, Jean-Louis Dufays inscrit l'indétermination au cœur même du processus de la lecture, quel que soit le texte ou le genre de texte :

Cette indétermination du sens [à la lecture d'un texte] s'observe à tous les niveaux de la lecture. En particulier, elle se produit devant chaque signe qui réfère à la situation de l'énonciateur ou à des codes qu'il est le seul à maîtriser : embrayeurs, noms propres, archaïsmes, néologismes,

6. *Ibid.*, p. 56.

7. J.-B. Grize, *Logique naturelle et communications*, p. 69.

8. A. Culioli, « Sur quelques contradictions en linguistique », p. 86 : « Tout énoncé suppose un acte dissymétrique d'énonciation, production et reconnaissance interprétative. Ramener l'énonciation à la seule production et l'énonciateur au locuteur, c'est, en fin de compte, ne pas comprendre que l'énoncé *n'a pas de sens* sans une double intention de signification chez les énonciateurs respectifs. Ces derniers sont *à la fois* émetteur et récepteur, non point seulement en succession, mais au moment même de l'énonciation. »

termes techniques... Mais l'indétermination affecte aussi les macro-structures (thématiques, narratives, idéologiques) du texte⁹.

Mais pourquoi donc faire si grand cas de l'indétermination, d'un concept qui, pris en lui-même, apparaît peu descriptif, peu informatif, et qui par là même exemplifie la qualité qu'il désigne? La raison en est que l'indétermination se module variablement et affecte le texte dans toutes ses dimensions. Le texte, difficilement cernable puisque sans limites précises, résiste à se laisser objectiver dans un modèle. Plutôt que de convenir à un éclairage spécifique, il se prête, sans restrictions, à l'investigation des sciences humaines et sociales. A chaque domaine de réflexion, le texte soumet son lot de problèmes spécifiques, qu'aucun autre ne parvient à traiter avec la même pertinence. Les «échelles du texte» sont donc à concevoir en tant qu'elles se trouvent adossées aux lieux de l'indétermination textuelle, qui requièrent, chacun, un appareil théorique approprié.

Précisons encore maintenant les principaux lieux de l'indétermination, ce que nous proposons de réaliser en recourant à quelques éléments de la sémiotique développée par Charles Sanders Peirce.

1. Le premier aspect, nous l'avons déjà évoqué, est d'ordre sémantique : pour accéder au statut de texte, une collection de traces doivent faire sens ensemble. Une manière d'appréhender cette nécessaire unité du texte, en termes peircéens, est de considérer que, dans la mesure où il signifie, où il renvoie à autre chose que lui-même, le texte assume le statut de signe¹⁰. Comme le rappelle en détail Jean-Michel Adam dans sa leçon d'honneur, c'est (entre autres) tout un pan de la linguistique – des «grammaires de texte» à l'analyse textuelle des discours – qui s'attache à déterminer sous quelles conditions des traces linguistiques, « jusqu'à leur rang le plus matériel de réalisation verbale »¹¹, font signe, et donc peuvent «faire texte». Et l'indétermination sémantique naît alors du

9. J.-L. Dufays, *Stéréotype et lecture*, p. 22.

10. Identifier le texte à un signe peut paraître saugrenu au regard de certains systèmes sémiologiques, par exemple dans la perspective de Saussure ou dans celle de Frege. Mais, de son côté, Peirce retient l'idée : « Si des signes sont reliés entre eux, quelle que soit la façon dont ils le sont, le système qui en résulte constitue un signe. » (Manuscrit 1476, in N. Everaert-Desmedt, *Le processus interprétatif*, p. 25).

11. Cf. *infra* p. 214.

fait que le processus d'interprétation ne sature jamais le sens du texte, comme Peirce nous invite à le comprendre. Selon lui, la signification est la relation qui associe un concept ou une idée à un signe (dans les termes de Peirce, un « interprétant » à un « representamen ») ; mais la mise en rapport dépend fondamentalement de l'aspect sous lequel le signe se montre. C'est ce que pointent Vincent Capt et Vincent Verselle, en interrogeant la relation cohésive existant – ou non – entre des ensembles de phrases composant une des « lettres du Voyant » de Rimbaud ; l'interrogation confronte deux regards portés sur cet objet, afin de déterminer sous quelles conditions il peut être interprété comme un texte (c'est-à-dire comme un tout de sens), ou comme une suite de textes. De son côté, en étudiant la dimension du registre discursif dans certaines annonces sanitaires, Marc Bonhomme met également au jour une hétérogénéité susceptible de générer chez le lecteur une saisie ambiguë – entre prévention et séduction – de tels textes. Par ailleurs, si l'on porte un tel regard vers le champ des œuvres littéraires, il s'agit aussi de se demander par quel biais un texte signifie qu'il « est » littérature, et comment il gagne par là *in fine* son unité sémantique ; adoptant la perspective anthropologique développée par les travaux de Claude Reichler, Hélène Merlin-Kajman répond à cette question en (re)délimitant les rôles tenus par la dimension symbolique dans la signification du littéraire.

On le constate, un signe s'offre ainsi à des saisies indéfiniment variées et qui génèrent des effets de sens tout aussi nombreux. A cela s'ajoute que, toujours selon Peirce, le résultat de chaque interprétation ne constitue pas une donnée sémantique définitivement stabilisée. Il s'agit au contraire d'une réalité sémiotique, d'un signe, doté d'une épaisseur et qui demande à son tour à être interprété, selon un processus que rien n'arrête. Celui-là devient même vertige lorsque l'interprétant d'un texte s'avère être (pour tout ou partie)... un autre texte. Comme on le sait, le sens du texte peut se retrouver passablement « étendu » par des relations intertextuelles, telles celles que traque Franc Schuerewegen dans les pastiches de Proust, ou celles dont fait état Jean Kaempfer dans sa leçon d'honneur, à propos d'un roman de Luc Lang, partie prenante d'une « vaste entreprise de réécriture »¹².

On peut en conclure que la signification des textes se réalise sur fond d'une double incomplétude qui sanctionne « l'indétermination

12. Cf. *infra* p. 249.

sémantique inhérente à tout signe»¹³ : d'une part, celle du point de vue, par définition partiel, dont elle résulte, et, d'autre part, celle de son processus sémiotique d'accomplissement qui, pratiquement, n'aboutit jamais.

2. Mais les signes ne sont pas des générateurs d'idées pures pour de purs esprits. Selon Peirce, ils ont aussi pour fonction de représenter, par le truchement indispensable du sens, des objets (l'objet immédiat). Il est en effet de la nature du signe de tenir lieu de quelque chose d'une certaine manière. Et tout est dans la manière. C'est elle qui, à la fois, instaure la distinction du signe et de l'objet (le signe, n'étant pas l'objet, peut le représenter) et définit la modalité par laquelle le premier révèle un aspect du deuxième. Peirce conçoit l'objet comme le résultat de la représentation telle qu'elle est conduite par le sens, le sens étant le mode de donation par lequel le signe instaure un accès à l'objet. Il en ressort que les objets n'ont pas d'existence hors de l'exercice d'un signe¹⁴, qu'ils sont perçus en lui et qu'ils sont donc aussi nombreux que les effets de sens qu'il suscite. L'objet, en tant que composante sémiotique, intègre par conséquent l'indétermination relevée au plan sémantique. Ainsi, comme le signale Claude Reichler, l'objet que telles phrases des *Confessions* de Rousseau demandent à (re)construire peut autant être un paysage alpin, que « le mouvement de [sa] perception », et, plus profondément peut-être, « l'expérience de la spatialité » propre à une époque¹⁵. Mais là encore, une notion telle que le paysage peut se voir incarnée sous la forme d'objets différents, parce que, ainsi que le montre Michel Collot, cette incarnation passe par des médiums divers (pictural, langagier) et donc par des filtres sémiotiques variés. Il en va de même pour d'autres réalités susceptibles d'être représentées par des signes, tels les « lieux » informés par certains imaginaires, dont Pierre Schoentjes esquisse une cartographie, ou les « vies minuscules » que Sylviane Coyault observe dans les textes de Michon, Bergounioux et Lafon, en mettant en lumière le jeu des poétiques respectives de ces écrivains dans le processus de représentation.

13. Ch. Chauviré, *Peirce et la signification*, p. 14.

14. Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 4, § 536 : « L'objet [est] tel que le signe lui-même le représente et dont l'être est ainsi dépendant de sa représentation dans le signe. »

15. Cf. *infra* p. 262.

3. Enfin le signe, dès le moment où il fait signe, où il pointe vers un ailleurs, comporte une réalité formelle que l'interprétation ne peut épuiser. Le signe, assumant une double fonction, soutient et entrave la procédure sémiotique :

Le signe est là *opaque*, pour lui-même, non comme image d'un autre acte dont il serait le signe. [...] Il est là comme obstacle à contourner, comme discontinuité à franchir, comme question à résoudre¹⁶.

Ou, pour reprendre un des thèmes (au sens musical) composant la fugue que propose André Wyss à partir d'un poème de Charles Racine, il arrive souvent – et pas seulement en régime poétique – que l'on soit confronté à des « mots [qui] sont presque impossibles à lire »¹⁷. Ainsi, le texte offre, par sa structure interne, une résistance à l'interprétation qu'il occasionne : à quel titre, sous lequel de ses aspects (*ground*) le texte signifie ? La question reste, en pratique, toujours ouverte et, de fait, inépuisable. Cela est particulièrement remarquable en régime écrit où le système (typo)graphique constitue un lieu (plus ou moins imposé) que l'interprétation a tâche d'investir ; ainsi des poèmes étudiés par Antonio Rodriguez qui exhibent cette composante scripturale dont procèdent tant la lisibilité que l'opacité du texte. Là encore, il y a donc indétermination a priori. Toutefois, celle-ci est pleine de la possibilité même d'une émergence d'une subjectivité, dont l'appréhension est au cœur des sciences de l'Homme : dès lors, à la façon d'Yves Citton ici même, nous pourrions à notre tour revendiquer, pour le texte-signe, un droit inaliénable à l'opacité.

Finalement, le modèle sémiotique élaboré par Peirce présente un intérêt pour notre réflexion en raison de la nature qu'il confère au signe. Le signe consiste essentiellement en une relation : le renvoi à un objet par la médiation du sens configure le signe. Il s'agit donc d'une relation entre trois termes, dont aucun n'existe en soi, indépendamment de son rapport aux autres. La logique du sens s'avère par conséquent éminemment procédurale, et l'indétermination, nous l'avons souligné, concerne les trois pôles solidairement. L'idéal sémiotique voudrait que « l'analyse de la relation-signe passe donc par l'examen de la relation triadique complète entre objet, signe, et interprétant, qui n'ont de sens qu'en relation

16. G. Deledalle, « Avertissement aux lecteurs de Peirce », p. 26.

17. Cf. *infra* p. 271.

l'un avec l'autre»¹⁸. Cet idéal, nous n'avons pas pour objectif de le réaliser. Cependant, les différentes contributions qui suivent le conservent comme horizon pertinent. Comme nous avons cherché à le montrer en mettant en évidence l'un ou l'autre de leurs aspects, chaque étude sélectionne un pôle sémiotique dont elle explore l'indétermination de façon privilégiée, assumant ainsi pleinement sa relation complémentaire à l'égard d'analyses différemment orientées.

Ce principe de complémentarités scientifiques, dont les contributions ici réunies se veulent les témoins, nous le trouvons parfaitement illustré par nos quatre professeurs honoraires. Pendant près de trois décennies, Jean-Michel Adam, Jean Kaempfer, Claude Reichler et André Wyss ont incarné l'esprit des études en langue et littérature françaises à l'Université de Lausanne. Aussi est-ce, tout naturellement, en fonction de leurs domaines respectifs de spécialisation, de leurs orientations personnelles que le département de français s'est structuré en domaines et qu'un programme d'enseignement a été élaboré. C'est dire que les divergences scientifiques qui ont pu se manifester entre les uns et les autres ont été vitales pour l'institution. La distinction intellectuelle de chacun a en effet permis de définir des pôles de recherche et d'enseignement, et par conséquent de proposer une approche large et diversifiée du français et de la littérature française. Profondément reconnaissants de ce riche héritage, les collaborateurs de la section de français expriment, par la publication du présent ouvrage, leur sincère gratitude à leurs quatre généreux collègues.

Vincent VERSELLE et Joël ZUFFEREY
Université de Lausanne

18. C. Tiercelin, *C. S. Peirce et le pragmatisme*, p. 65.

BIBLIOGRAPHIE

- CHAUVIRÉ, Christiane, *Peirce et la signification : introduction à la logique du vague*, Paris, PUF, 1995.
- CULIOLI, Antoine, « Sur quelques contradictions en linguistique », *Communications*, 20 (1973), p. 83-91.
- DELEDALLE, Gérard, « Avertissement aux lecteurs de Peirce », *Langages*, 58 (1980), p. 25-27.
- DUFAYS, Jean-Louis, *Stéréotype et lecture*, Liège, Mardaga, 1994.
- ECO, Umberto, *Lector in fabula : le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1985 (1979).
- , *Les limites de l'interprétation*, Paris, Grasset, 1992 (1990).
- EVERAERT-DESMEDT, Nicole, *Le processus interprétatif : introduction à la sémiotique de Ch. S. Peirce*, Liège, Mardaga, 1990.
- GRIZE, Jean-Blaise, *Logique naturelle et communications*, Paris, PUF, 1996.
- ISER, Wolfgang, *L'appel du texte*, Paris, Allia, 2012 (1970).
- PEIRCE, Charles Sanders, *Collected Papers*, vol. 1-6, ed. by Charles Hartshorne, Paul Weiss, Cambridge Mass., Harvard University Press, 1931-1935.
- RASTIER, François, *Sémantique interprétative*, Paris, PUF, 1987.
- , *Sens et textualité*, Paris, Hachette Supérieur, 1989.
- REICHLER, Claude, « Avant-propos », in *L'interprétation des textes*, éd. par Claude Reichler, Paris, Editions de Minuit, 1989, p. 1-8.
- SAUSSURE, Ferdinand de, *Ecrits de linguistique générale*, éd. par Simon Bouquet, Rudolf Engler, Paris, Gallimard, 2002.
- TIERCELIN, Claudine, *C. S. Peirce et le pragmatisme*, Paris, PUF, 1993.